

Leïla Slimani est née au Maroc. En 2016, elle a remporté le prix Goncourt pour "Chanson douce". Dans cette lettre adressée aux "incarcérés du monde entier", elle nous invite à regarder au-delà des quatre murs de nos espaces confinés.

D'une chambre à soi, le 8 avril 2020

J'écris aux incarcérés du monde entier. Aux détenus de droit commun, aux emprisonnés politique, aux bagnards, à ceux qui croupissent dans un cachot et qui ignorent pourquoi. J'écris aux femmes cloîtrées, sous des voiles ou entre des murs, aux femmes empêchées de sortir, de se mêler aux autres, de toucher et d'être touchée. J'écris aux fous qui se tapent la tête contre des murs, qui ruminent des pensées vagues, qui pleurent d'une peine dont ils ne connaissent pas le nom. J'écris à vous, qui vivez sous blocus, dans les rues de villes en guerre, dans la terreur des bombes, des attaques, de l'ensevelissement de votre monde. J'écris aux médecins qui soignent dans les souterrains de Syrie des enfants rendus fous par la solitude et le confinement. J'écris aux trois millions d'enfants qui meurent, chaque année, de faim et de notre indifférence. J'écris aux réfugiés de toutes les guerres, à ceux qui sont nés dans des camps et pour qui le monde n'est qu'un rêve, un lieu lointain et qui ne veut pas d'eux. Ces camps où des enfants de huit ans se coupent les veines car l'avenir n'est qu'un mot, vide de lumière et de sens. J'écris à ceux qui vivent enfermés entre des barbelés et des check point, aux enfants de Gaza, du Yémen et du Venezuela. A ceux qui ne trouvent plus de stylos, ni de médicaments, à ceux qui ne peuvent apaiser les cris de faim de leurs enfants. J'écris à ceux qui grandissent sous des pouvoirs qui les broient, qui les empêchent de parler et de rire et pour qui la terreur est le nom du quotidien. J'écris à nos vieux, nos ancêtres, nos sages qu'on voit traîner parfois dans les rues de Paris, poussant un caddie à moitié vide. Ils ont les cheveux jaunes, la mine grise, ils n'ont parlé à personne depuis deux jours et à la caisse, ils entament la conversation, surpris d'entendre le son de leur propre voix. J'écris aux enfants bulles, aux malades, aux impotents qui connaissent la solitude ultime du corps, qui savent qu'il y a des douleurs qu'on ne peut partager. Des douleurs qui se logent dans les os, dans le sang, qui rongent nos chairs et que l'amour des autres ne suffit pas à apaiser. J'écris aux cadavres, ceux qu'on enterre sous des pierres tombales qui ne portent pas de nom, sur les plages de Cadix, de Lesbos ou de Lampedusa. J'écris aux enfants qu'on met dans des cages, aux frontières de la plus grande démocratie du monde et qui la nuit, cherchent les bras de leur mère. J'écris aux femmes battues qui entrent chaque soir chez elles comme on entre en cellule, terrifiées par le geôlier qui les attend, le poing fermé, la matraque à la ceinture. J'écris aux vagabonds, aux clochards, aux femmes et aux hommes qui vivent sous la pluie et le vent. A ceux qui rêvent d'une chambre à eux, de quatre murs, d'une porte qu'on puisse fermer. D'un lieu d'où ils pourraient ne pas sortir et où personne ne pourrait entrer.